

LA MÉDECINE CHINOISE TRADITIONNELLE

Élisabeth Rochat de la Vallée

LES ORIGINES

Grâce à une longue tradition littéraire, la Chine offre des sources anciennes où nous trouvons la formulation de doctrines, ainsi que les approches des notions de médecine, de santé, de maladie... Cependant, l'histoire ne se confond pas avec la littérature, et les écrits – médicaux ou autres – ne rendent pas compte de toute la réalité médicale chinoise ni, par définition, des pratiques non écrites.

Sans que l'on puisse parler de « périodes » ou de « stades », car beaucoup de pratiques coexistent, chacune avec ses changements et évolutions propres, nous pouvons discerner un certain nombre d'éléments dans ce qui forme la médecine chinoise :

PHARMACOPEE

Comme dans beaucoup d'autres cultures, en remontant à l'époque préhistorique, les premières pratiques médicales sont une très ancienne manière de soigner avec des plantes, vraisemblablement accompagnée de techniques diverses dont nous n'avons que peu de traces, telle des incisions crâniennes.

Les textes anciens, antérieurs aux premiers écrits médicaux, mentionnent abondamment des pratiques et recettes dites populaires. Elles se distinguent souvent mal de la sorcellerie, de la magie, du chamanisme, les recettes d'origine dite empirique ou « remèdes de bonnes femmes ». Souvent propres à traiter des maladies spécifiques à une région et transmises de génération en génération, elles pouvaient être pour un clan une source de revenus non négligeable.

L'ensemble considérable de la pharmacopée chinoise se formera à partir du développement de ces connaissances, par l'enrichissement des matériaux utilisés et la multiplication des recettes, mais aussi par l'élaboration de théories et la mise en relation avec une vision de l'organisation corporelle et de son fonctionnement.

RITUELS

Attestée sur les inscriptions oraculaires, 甲骨文 *jia gu wen*, mais remontant à des temps plus anciens, la croyance devait être que les tous les maux et malheurs, en particulier les maladies, viennent d'ancêtres ou de génies offensés par une faute rituelle. Une maladie, reconnue être un châtement envoyé sur le descendant coupable, se soigne donc en réparant la faute par un rite approprié, par un sacrifice qui rétablit l'ordre et la bonne communication avec le monde des ancêtres et des dieux. C'est ce que d'aucuns ont appelé médecine « démonique ».

On trouve encore, des siècles après l'ère chrétienne, des thérapies qui s'effectuent lors de rituels religieux, comme dans des cérémonies taoïstes, des rites propitiatoires, des rituels d'exorcisme... Leur parenté avec ces antiques croyances et pratiques, ainsi qu'avec la magie ou le chamanisme, est indéniable. Mais ces thérapies portent aussi la marque de leur temps, des évolutions et transformations qui ont eu lieu non seulement dans les croyances religieuses, mais aussi au niveau de la société et de la vision du monde.

ACUPUNCTURE

L'utilisation d'aiguilles ou de poinçons remonte au moins à la période des Royaumes Combattants car des aiguilles de métal ont été découvertes dans une tombe de cette période. Sinon, la littérature classique nous donne quelques informations sur les pratiques médicales durant les quelques siècles qui précèdent l'ère chrétienne.

On trouve, dans le 戰國策 *Zhan Guo Ce* (Livre de 秦 Qin), mention d'utilisation d'aiguilles, par le légendaire médecin 扁鵲 Bian Que, pour soigner un abcès. Il est difficile de savoir si ces aiguilles de métal et poinçons de pierre servaient uniquement à de la petite chirurgie, ou si elles étaient déjà utilisées à d'autres fins : saignées, massage le long des muscles ou suivant des circulations intérieures; ou même insertion d'aiguilles fines en des endroits précis du corps, qui seront les « points » d'acupuncture.

LA MÉDECINE DANS LES TEXTES CLASSIQUES

Han Fei Zi (VII, 21, 老喻 *Lao Yu*) relate une anecdote relative à Bian Que, dans laquelle est mise en valeur sa capacité à discerner l'évolution du mal et à traiter selon les étapes de cette évolution avec des compresses, des aiguilles (鍼石 *zhen shi*) ou des remèdes.

Le Rituel des Zhou, 周禮 *Zhou Li*, fait dépendre les médecins du Ministère du Ciel. Les traitements sont principalement d'ordre pharmacologique. Les maladies y sont mises en corrélation avec les Quatre saisons et les médicaments avec les répartitions par cinq des souffles, des sons, des couleurs, des saveurs (ce qui est cohérent avec une datation du *Zhou Li* vers le début ou le milieu du II^e s. A.C.).

Les Mémoires historiques 史記 *Shi Ji* (chap. 105, biographies de Bian Que et Cang Gong 扁鵲倉公列傳 *Bian Que Cang Gong Lie Zhuan*) attestent qu'à la fin du II^e s. A.C., une partie de la doctrine médicale qui sera développée dans des écrits ultérieurs est déjà présente. La pulsologie et les autres méthodes diagnostiques sont pratiquées; on trouve l'organe (藏 *zang*) responsable du déséquilibre entre le yin et le yang dans les souffles (氣 *qi*) du corps; on nomme les maladies; on mentionne les méridiens (經 *jing*) et les collatéraux (絡 *luo*); on connaît

les différentes qualités des circulations (par ex. shao yang de pied 足少陽 *zu shao yang*); on traite par des remèdes, des moxas, des punctures (刺 *ci*)...

À côté de 扁鵲 Bian Que, personnage sans doute de l'époque des Royaumes Combattants, mais devenu légendaire et considéré comme le père de la pulsologie, le deuxième médecin dont Sima Qian donne la biographie est un personnage qui lui est presque contemporain, puisqu'il vivait au II^e s. A.C. : 倉公 Cang Gong, surnom de 淳于意 Chunyu Yi; il institua l'étude des cas cliniques, dont un certain nombre est rapporté dans ce chapitre du *Shi Ji*.

Ainsi que le remarque Kenneth J. DeWoskin (*Doctors, Diviners and Magicians of Ancient China*), les biographies de médecins sont relativement rares, plus rares que celles d'autres « hommes de l'art » comme par exemple les devins astrologues. Il note aussi que nous n'avons pas, dans les Histoires officielles, de traités consacrés à la présentation ou l'analyse de la médecine, alors que des traités sont consacrés à l'astronomie ou autres sciences. Peut-être les théories médicales n'étaient-elles pas perçues, dans ce qu'elles avaient d'intéressant pour les historiographes, comme différentes de celles énoncées par les astronomes-astrologues ou par d'autres savants qui exposaient, dans leurs spécialités et leurs écrits, la vision courante de l'ordre du monde.

L'ÉLABORATION D'UNE DOCTRINE

ENVIRONNEMENT CULTUREL

Il est difficile de savoir ce que furent les premières formulations de l'art médical. Sans doute des recettes de famille empiriques ou expérimentales; mais aussi des notes rédigées dans ce milieu où les médecins de Cour côtoyaient les devins et les astronomes ainsi que les historiographes et toutes sortes de personnages versés dans les arts et techniques pour entretenir et prolonger la vie, pour tirer bénéfice de la sexualité...

Les réflexions sur la nature de l'homme, sa psychologie, l'art d'entretenir la vie et de parvenir à la longévité, les souffles qui l'animent à la ressemblance du cosmos, la paix intérieure permettant seule de respecter en un corps l'ordre du monde qui garantit la santé, alimentent la pensée à l'époque des Royaumes Combattants et des Han Antérieurs. Elles se formulent principalement dans des écrits taoïstes ou taoïsants, comme le 淮南子 *Huai Nan Zi* ou les chapitres du 管子 *Guan Zi* sur l'Art du Cœur (心術 *xin shu*) et les Affaires intérieures (內業 *Nei Ye*) entre autres, ainsi que dans les textes appartenant à l'école dite 黃老 *Huang Lao*. Elles vont nourrir l'approche médicale théorique, permettre son élaboration doctrinale et la mise en place du système de correspondances.

Ainsi, une partie du vocabulaire utilisé par le Taoïsme ou encore par les textes primitifs sur la cosmogénèse et surtout toute la doctrine du Yin Yang et des Cinq Agents 陰陽五行 *yin yang wu xing* fait partie intégrante du vocabulaire de la médecine écrite par les lettrés, celle que Paul Unschuld appelle « la médecine des correspondances ».

Les organes, les parties du corps, les organes des sens, les expressions du mental, les émotions... sont répartis selon les grandes rubriques des Cinq agents (Bois, Feu, Terre, Métal, Eau). Ces correspondances se fixent après quelques hésitations et variantes et servent de base à une mise en ordre, une réflexion et une spéculation, plus ou moins étroitement liées aux techniques et pratiques thérapeutiques (cf. tableaux de correspondances des éléments de cosmologie chinoise).

Le corpus médical se constitue au croisement de toutes ces influences, par une longue élaboration qui, malgré de nombreuses synthèses, ne formera jamais une unité qui ne soit pas, au moins en partie, factice. On peut toujours discerner une pluralité d'approches, des systèmes de thérapie qui se recourent ou s'opposent, des théories différentes, et même parfois des différents; cependant, on reste toujours à l'intérieur d'un même mode de pensée et de références culturelles identiques. Elles évoluent certes; parfois la formulation change, parfois les mêmes caractères sont investis de sens nouveaux ou différents. Ainsi a-t-on des inscriptions oraculaires, 甲骨文 *jiā gǔ wén* concernant les maladies et la guérison. Le vocabulaire, comme la conception de la maladie et de la thérapie évoluent considérablement entre cette période et la période Han; évolution qui se poursuit, intégrant les influences venues de l'extérieur (par ex. l'Inde, le Bouddhisme), qui s'assimilent au fond chinois tout en le modifiant en profondeur, jusqu'à l'époque moderne où la confrontation avec l'Occident change encore considérablement la situation et les mentalités.

Cette évolution et cette diversité marquent aussi la vitalité de la médecine chinoise tout au long de son histoire.

En général, l'évolution des doctrines et même des techniques procède plutôt par accumulation et sédimentation, stratification d'expériences et de connaissance. S'il y a de véritables changements ou bouleversements, ils sont le fruit d'un long processus, qui, du moins au niveau de la théorisation, va toujours de pair avec les modifications de la langue, de la vision du monde, de l'ordre social et politique. Aucune approche de l'être, du corps, de la santé et de la maladie, de ses causes... n'est indépendante de la vision de la même société sur la vie et la mort, sur la nature des choses et l'origine du monde, sur les grandes lois qui régissent le devenir des êtres... La médecine chinoise n'a donc cessé de se transformer en fonction de la culture dans laquelle elle évolue.

LES VISCÈRES

Ainsi, la présentation des douze viscères du corps humain, au chap. 8 du Suwen (靈蘭秘典論 *Ling Lan Mi Dian Lun*) reflète une idée de l'organisation idéale du gouvernement avec les différents hauts fonctionnaires chacun en charge d'un secteur de l'administration, entretenant des relations d'interdépendance à l'intérieur d'une hiérarchie précise, et tous soumis au souverain.

La répartition même des viscères en Cinq organes 五藏 (ou 臟) *wu zang* et Six entrailles-réceptacles 六腑 (ou 腑) *liu fu* est certainement aussi à l'image d'une certaine organisation administrative sous les Han – Cinq catégories de fonctionnaires, Six grands ministères – issue elle-même des Cinq grands ministres d'État et des Six intendants des revenus, tels qu'on les trouve mentionnés par ex. dans le 禮記 *Li Ji*, chap. 曲禮 *Qu Li*, et qui viennent eux-mêmes de modèles encore plus archaïques, tels les Six sources de richesse mentionnées dans le 書經 *Shu Jing* ou les Cinq « officiers (官 *guan*) qui présidaient aux cinq éléments (五行 *wu xing*), qu'on appelait les cinq officiers (五官 *wu guan*) » qui figurent dans le 左傳 *Zuo Zhuan* (Duc Zhao 29^e année, trad. Couvreur III, p. 453).

De là vient la difficulté à traduire ces notions. Sans compter que la symbolique numérique, qui prend toute son ampleur sous les Han Antérieurs, ajoute à la difficulté. Dans les textes écrits avec cet usage de la numérologie, le sens d'un caractère est affecté par le nombre qui lui est attribué. À strictement parler, on ne doit pas comprendre, ni éventuellement traduire, de la même manière le terme 藏 ou 臟 *zang* dans les expressions : Quatre *zang* 四藏 *si zang*, Cinq *zang* 五藏 *wu zang*, douze *zang* 十二藏 *shi er zang*... Quatre *zang* se comprend comme exprimant des réalités liées à la forme corporelle, car le nombre quatre indique une prise de forme sur Terre;

Cinq zang, à l'image des Cinq agents (ou éléments) sont l'organisation centrale de la vie, tandis que Douze zang représentent l'ensemble des viscères, zang et fu réunis.

Différentes traductions ont été proposées pour les termes 藏 ou 臟 *zang* et 府 ou 腑 *fu*: viscères pleins ou creux (Choain), orbe yin et orbe yang (Porkert), viscères et réceptacles (Husson), dépôts et palais (Unschuld), organes-trésors et organes-ateliers (Soulié de Morant).

Cependant, la différence tient au fait que les Cinq *zang* constituent l'interne; à eux cinq, ils font l'unité de la personne et en commandent tous les mouvements vitaux, tant physiques que mentaux. Alors que les Six *fu* constituent surtout le tractus digestif; et même s'ils ont des fonctions allant au-delà et intéressant tout l'organisme, en particulier par les réseaux d'influences et les propagations dont ils peuvent être responsables, ils ne s'élèvent jamais au niveau hiérarchique des Cinq *zang* (cf. ci-dessous page 10).

LES MÉRIDIDIENS

Les premières approches et formulations théoriques furent sans doute diverses. La mise en place d'un système de viscères, en corrélation avec les groupements par Cinq fut probablement l'une d'elles. La description de circulations intérieures, appelées méridiens, en fut une autre, qui n'atteignit certainement pas sa mise au point finale sans hésitations ni tâtonnements. Mais la synthèse de ces deux approches et la mise en relation des viscères et des méridiens ne se fit que postérieurement.

La théorie des Douze méridiens rend compte d'une approche que l'on retrouve en maints autres secteurs, en particulier dans la division par douze des moments du temps (heures, mois) au cours desquels les Six souffles s'expriment dans le yin et dans le yang (jour et nuit, froid et chaud), ou encore dans la théorie musicale qui connaît douze tubes sonores pour exprimer la diversité des souffles. (Voir *Les commandements mensuels*, et *La musique chinoise ancienne*.)

LES POINTS

Que des massages, des échauffements (moxas) ou même des punctures se soient faits anciennement en des points précis du corps n'est sans doute pas contestable. Ce n'est pas pour autant que ces « points » étaient reliés aux méridiens comme ils le seront postérieurement. La notion de « points », ou plus exactement de « cavités » 穴 *xue*, est sans doute liée à la vision de la masse terrestre comme une motte de terre percée de cavernes, de trous et de grottes, par lesquels pénètrent les vents du Ciel, 風穴 *feng xue* (cf. 莊子 *Zhuang Zi*, chap. 2 début). Le corps humain est ainsi perçu comme une masse poreuse, offerte aux souffles qui l'entretiennent ou lui nuisent. Les « points » sont ces endroits privilégiés de pénétration et donc de régulation, car c'est aux portes que l'on peut surveiller et contrôler les passages.

LES TROIS TRÉSORS

Les grandes notions de la théorie médicale viennent de son environnement; elles plongent dans le passé déjà riche de la Chine des Han; elles se formulent et s'élaborent en théorie; mais elles restent sensibles à toutes les

variations de cet environnement culturel. Ainsi pourrait-on dire des « trois trésors » que sont les souffles 氣 *qi*, les essences 精 *jing*, les esprits 神 *shen*. (Voir l'étude de la notion d'essences dans la présentation du Taoïsme.)

Les souffles sont l'objet même de l'art médical, plus précisément la régulation des souffles constitutifs et animateurs de l'homme, au sein des souffles constitutifs et animateurs du cosmos. Ils président à toutes les mutations et activités dans le corps, tant sur le plan macroscopique que sur le plan microscopique, selon les modalités du yin et du yang.

SANG-ET-SOUFFLES

On pourrait en dire tout autant du couple sang-et-souffles 血氣 *xue qi*, que l'on trouve déjà dans les *Analectes* 論語 *Lun Yu* (XVI,7) – où il a le sens de tempérament, de caractéristique de la vitalité à chaque âge de la vie, d'inclination propre, dans le 荀子 *Xun Zi* (chap. 19 禮論 *Li Lun*), dans le 禮記 *Li Ji* (樂記 *Yue Ji*)... Son application au champ de la médecine est héritière de cette tradition, mais spécifique de l'usage médical. Cette expression sang-et-souffles connaîtra bien des variations dans son emploi et son interprétation au cours des siècles dans les écrits médicaux. D'une façon générale, le couple sang-et-souffles offre, sur le modèle du yin/yang, toutes les opérations de la vie en un être.

Le sang ne désigne pas seulement l'humeur sanguine, mais les diverses substances, dont les qualités sont perceptibles dans le sang qui les résume et les représentent toutes. Le sang, liquide couleur de feu, symbolise les aspects yin, c'est-à-dire la totalité de ce qui offre une apparence visible, une forme concrète.

Les souffles, dépourvus de forme, sont l'ensemble des activités, ou plutôt ce qui permet l'activité dans la substance qui les accueille. Ils représentent l'aspect yang : ce qui transforme, transporte, assure la bonne chaleur et les rythmes corrects, c'est-à-dire tous les mouvements, visibles à travers les formes qu'ils affectent.

Sang et souffles sont la vitalité, c'est-à-dire l'ensemble des propriétés et des manifestations d'un vivant. C'est le composé sang-et-souffles que l'on perçoit dans la palpation des pouls, dans l'observation du teint, comme dans l'étude des expressions de la psychologie et de la conscience... La qualité particulière du sang-et-souffles dans un être humain rend son cœur capable de connaissance et de conscience. L'art du cœur consiste à régler et contrôler, de façon à ce que le composé sang-et-souffles ne s'emballer pas, ne dévie pas, ne stagne pas, ne suscite pas dans le cœur des sentiments et passions inappropriés et dans la physiologie, des maladies.

CIEL-TERRE

L'utilisation, dans les textes médicaux, des notions de Ciel (天 *tian*), de Terre (地 *di*) et de Ciel-Terre est également dépendante de leur signification et évolution dans la pensée chinoise. D'une façon générale, le Ciel représente la puissance qui initie, en chaque être, la vie et sa régulation. L'inspiration qui vient du Ciel stimule les transformations formatrices et nourricières réalisées sur Terre et préside à l'apparition de la multitude des êtres particuliers. Dans l'entre-deux du Ciel-Terre se déroulent, rythmées par les cycles du temps, toutes les existences concrètes au travers des changements de leurs substances.

LES PREMIERS ÉCRITS MÉDICAUX

MANUSCRITS DÉCOUVERTS DANS DES TOMBES

Les plus anciens textes que nous ayons sur la médecine sont des manuscrits découverts dans des tombes et qui datent de la fin du III^e s. et du milieu du II^e s. A.C.

La tombe n° 3 de 馬王堆 Mawangdui contenait la plus importante collection de ces textes. Ils nous livrent des noms de maladies, des remèdes sous forme de recettes, la description de onze « méridiens », partagés en trois différentes qualités du souffle yin et du souffle yang, réparties en « bras » et « jambes », ainsi qu'une discussion sur les variations du souffle (氣 *qi*) dans ces circulations (脈 *mai*) et les signes qui y annoncent la mort. Mais d'autres manuscrits traitent de diététique et de jeûne, de l'art d'entretenir la vie (養生 *yang sheng*) cher aux taoïstes, de l'accouchement, d'exercices physiques illustrés par 44 postures de gymnastique travaillant et guidant le souffle, de la sexualité.

Il n'est pas possible de lire, dans ces manuscrits, la doctrine médicale telle qu'elle est développée par exemple dans le 黃帝內經 *Huang Di Nei Jing*. Ils attestent cependant de l'existence d'une réflexion théorique et de la circulation d'écrits de nature proprement médicale, même s'ils sont encore très liés aux textes de magie, de physiognomonie, d'érotisme...

LE CLASSIQUE INTERNE DE L'EMPEREUR JAUNE

À partir des Han, une présentation plus cohérente s'élabore autour d'une doctrine qui se forme à l'image de la cosmologie, qui se systématise autour de la doctrine du yin-yang et des Cinq agents (éléments), gardant aussi l'ancienne organisation selon les six souffles, et qui porte la marque de l'organisation sociale et politique du temps.

Ces textes, en partie réécrits, édités, sont réunis en diverses compilations, dont la plus célèbre est le *Classique interne de l'empereur Jaune* 黃帝內經 *Huang Di Nei Jing*, comprenant traditionnellement le 素問 *Su Wen* et le 靈樞 *Ling Shu*. Si leur compilation finale est relativement tardive, leurs rédactions s'échelonnent de l'époque des Royaumes Combattants à la fin des Han, avec des interpolations et des additions de l'époque de Six Dynasties et peut-être même du début des Tang. Ces textes seront abondamment commentés et étudiés. Le *Classique des difficultés*, 難經 *Nan Jing*, daté des Han Postérieurs, fait partie de cette mouvance.

QUELQUES JALONS

À côté de collections et autres compilations réunissant des textes identiques ou analogues à ceux du *Huang Di Nei Jing* tel le 太素 *Tai Su* de 楊上善 *Yang Shangshan* au VII^e s., des synthèses ou des théories relèvent de l'inspiration ou du travail d'un seul homme, tout en s'appuyant sur un savoir commun et antérieur. Un bon nombre d'ouvrages sont aujourd'hui perdus. Les Histoires officielles nous en livrent parfois les titres. Les textes qui ont été conservés l'ont été parfois partiellement; on peut encore soupçonner des interpolations ou des modifications par rapport à la rédaction originelle, sans parler des apocryphes, aujourd'hui assez bien identi-

fiés. Il reste cependant un certain nombre d'ouvrages importants. Nous ne mentionnerons ici que les plus marquants, des Han aux Tang :

張仲景 Zhang Zhongjing (c. 150-219) compose le *Traité des atteintes par le froid*, 傷寒論 *Shang Han Lun*, texte fondateur de l'école qui porte ce nom et qui s'appuie davantage sur l'approche des Six souffles que sur celle des Cinq agents, sans pour autant méconnaître totalement cette dernière.

皇甫謐 Huangfu Mi publie en 259 une première grande présentation systématique des méridiens, des points, des symptômes et des traitements d'acupuncture et moxibustion : le (針灸) 甲乙經 (*Zhen Jiu Jia Yi Jing*). Il sera le manuel de référence pour les études médicales en Chine, puis au Japon, pendant des siècles.

Wang Shuhe 王叔和 (c. 201-285) publie son *Traité des pouls* 脈經 *Mai Jing*, première présentation systématique de sphygmologie.

葛洪 Ge Hong (283-343), médecin et alchimiste ou encore 陶弘景 Tao Hongjing (456-536) taoïste et herboriste attestent de la proximité déjà ancienne de ces disciplines.

龔慶宣 Gong Qingxuan publie en 483 le premier traité connu de chirurgie, le 劉涓子鬼遺方 *Liu Juan Zi Gui Yi Fang*.

巢元方 Chao Yuanfang publie, vers 610, le *Traité sur l'origine et les symptômes des maladies* 諸病源候論 *Zhu Bing Yuan Hou Lun*, compilation systématique du savoir médical de l'époque, qui sera le texte de base pour les études médicales pendant plusieurs siècles.

Sun Simiao 孫思邈 (581-682) représente une réflexion riche et personnelle; il tente l'intégration d'éléments d'origine indienne (connus par le Bouddhisme). Ses *Prescriptions valant mille pièces d'or* 千金方 *Qian Jin Fang* sont constamment étudiées. Il fut divinisé comme un « Roi des remèdes » 藥王 *yao wang*.

De nombreux compendium et florilèges sont composés au cours des siècles, tel le 針灸大成 *Zhen Jiu Da Cheng* (1601), célèbre pour avoir servi de base au travail de G. Soulié de Morant, principal introducteur de l'étude de l'acupuncture en Europe.

忘惟一 Wang Weiyi illustre son enseignement sur les points en fondant une statue où ils sont représentés : c'est l'homme de bronze (銅人 *tong ren*), de 1027.

Les herbiers ont toujours représentés la plus grande partie des textes médicaux, depuis le légendaire *Herbier de ShenNong* (神農本草 *Shen Nong Ben Cao*, en fait un texte de la fin des Han / début des Six dynasties) et son commentaire par 陶弘景 Tao Hongjing, jusqu'aux travaux les plus récents en passant par les ouvrages perdus des Han et toutes les pharmacopées qui fleurirent durant deux millénaires. Les recettes des 52 maladies de la Tombe n° 3 de Mawangdui donnent un aperçu de ce que pouvaient être les recettes des Royaumes Combattants. Des ouvrages comme le 新修本草 *Xin Xiu Ben Cao* de 蘇敬 Su Jing (599-674) ou le 外臺秘要 *Wai Tai Mi Yao*, publié par 王燾 Wang Tao en 752 donnent une idée de l'ampleur du développement de la pharmacopée déjà sous les Tang. Les herbiers ne cessent de paraître, tantôt généraux, tantôt ciblés sur un thème, explorant de nouvelles voies ou recueillant les vieilles recettes. Le plus célèbre reste le 本草綱目 *Ben Cao Gang Mu* de 李時珍 Li Shizhen, publié en 1590.

DIVERSITÉ DES APPROCHES

Comme dans les autres domaines de la littérature chinoise, le commentaire est un genre très pratiqué, à travers lequel un auteur peut exprimer ses propres théories, parfois fort différentes de l'œuvre qu'il commente avec respect et une fidélité au moins apparente. Les commentateurs n'auront pas beaucoup de scrupules à interpréter un texte en fonction des théories et des connaissances prévalentes de leur propre époque. Ils renforceront évidemment certaines confusions en essayant de clarifier et de systématiser des textes anciens. Mais en même temps, pour les meilleurs d'entre eux, ils participeront à l'enrichissement de la vision et de la pratique médicales. Les commentaires du *Huang Di Nei Jing* sont nombreux, mais également ceux du *Shang Han Lun*, du *Nan Jing* etc.

Des ouvrages se spécialisent dans certains domaines théoriques ou pratiques. Ainsi, à côté de l'énorme arsenal de la matière médicale avec ses études particulières sur les recettes, prescriptions et techniques de préparations, vont apparaître et se multiplier des traités de gynécologie et obstétrique, de pédiatrie, de petite chirurgie; ou encore des ouvrages consacrés à la moxibustion, aux massages, à l'art de l'acupuncture, à la diététique, à la médecine légale... Mentionnons aussi des études sur la variole, la syphilis, les maladies de peau, la lèpre, l'ophtalmologie, les fièvres épidémiques, la réduction des fractures... .

On va pencher pour l'un ou l'autre courant. On va insister sur le rôle fondamental des Reins ou la fonction prédominante de la Rate/Estomac. On discute sur la nécessité de stimuler toujours les souffles vitaux, ou bien sur le danger de les trop exciter.

On organise l'étiologie et le traitement à partir de Six sortes de souffles qui règlent les activités vitales (六經 *liu jing*) : c'est l'école des « atteintes par le froid » 傷寒論 *shang han lun*); ou bien on les répartit en Quatre secteurs (四分 *si fen*) : c'est l'école des « maladies de chaleur » (瘟病 *wen bing*); on insiste sur une étiologie fondée sur le froid ou sur la chaleur; on relie à chaque saison des affections spécifiques; on explique de différentes manières les causes des maladies et les transmissions des facteurs pathogènes; on argumente sur la nature et les fonctions du Triple Réchauffeur (三焦 *san jiao*); on élabore des analogies entre des aspects de la théorie médicale et le Livre des mutations (易經 *Yi jing*); on développe des synthèses; on compile les textes en compendium d'acupuncture, de moxibustion, de matière médicale; on réorganise les textes classiques (en particulier ceux du *Huang Di Nei Jing*) pour les comprendre sous une autre lumière (ainsi Zhang Jiebing dans le 類經 *Lei jing* et le 類經圖翼 *Lei jing Tu Yi*).

Parfois on fonde l'approche du patient et le choix du traitement sur le calendrier; parfois on le néglige. Cependant, le facteur temps est toujours intégré. On s'attache au passage du temps, à la qualité des moments par rapport au patient (souffles de sa nature propre), par rapport à sa maladie (évolution), par rapport au temps extérieur (les saisons, par ex.). Toute situation est évolutive; et cette évolution est déterminée par une quantité de facteurs dont ces souffles changeants et mouvants des moments font partie. Diagnostic et traitement en tiennent compte.

LA DOCTRINE CLASSIQUE

L'homme étant produit par l'univers, sa relation à l'univers fonde l'enseignement. Il dépend du Ciel pour son animation, et des souffles de la Terre pour son entretien, la constitution et le maintien de sa forme corporelle. Dans ce vaste ensemble de souffles, il se conforme à sa position de médian : entre Ciel et Terre; il vit le moment, c'est-à-dire les âges de sa vie, au travers de la variation plus ou moins régulière des saisons et des cycles déterminés par les mouvements du soleil et de la lune, des planètes et des constellations. La médecine traditionnelle chinoise n'existe que comme chronobiologie fondamentale.

LES CORRESPONDANCES

La doctrine du yin/yang et des Cinq agents (陰陽五行 *yin yang wu xing*) l'expose. Cette organisation du mouvement vital s'affirme victorieusement à l'époque cruciale de la rédaction des textes médicaux. Elle est particulièrement développée au chapitre cinquième du 黃帝內經素問 *Huang Di Nei Jing Su Wen*, qui s'efforce de montrer comment tous les phénomènes correspondent au yin/yang, à travers la distribution quinaire de la vie, exprimée sur Terre.

La doctrine est omniprésente; on la trouve aussi bien dans l'étiologie que dans la pathologie, la thérapie... Des rapports types sont établis entre les « Agents » (phases ou éléments) pour manifester comment ils se produisent ou vivifient (cycle 生 *sheng* : Bois-Feu-Terre-Métal-Eau-Bois), s'équilibrent, se dominant (cycle 勝 *sheng* ou 克 [剋] *ge* : Eau-Feu-Métal-Bois-Terre-Eau), s'oppriment ou même se nuisent gravement (cycles 乘 *cheng* et cycle 侮 *wu*). Ils qualifient les aspects différents des maladies, et sont souvent un raccourci qui suggère l'ensemble des processus physiopathologiques en jeu dans tel ou tel syndrome.

La physiologie coïncide avec l'étude des viscères, principalement les Cinq organes (藏 ou 臟 *zang*), correspondant aux Cinq agents (ou éléments). C'est la base pour l'élaboration des souffles par la thésaurisation (藏 *cang*), c'est-à-dire l'œuvre en profondeur des essences et la garde des Esprits. Tout se passe en de perpétuels échanges où chacun opère, selon sa nature, des mouvements différenciés.

Ainsi, les Reins, qui correspondent à l'hiver, à l'eau, au Nord, auront la charge de thésauriser, comme en retrait, les essences du corps, à la fois celles qui se reconstituent continuellement et celles qui sont les mécanismes innés, modèles de cette reconstitution. Ils seront la force profonde, l'aspect caché de la vitalité, la puissante assise disposée comme la nappe du jaillissement de la montée générale de la vie, à partir de l'impulsion de la sexualité : les reins sont un fondement.

Dans les parties du corps, les reins assurent la maîtrise sur les os et la moelle, qui en sont la couche la plus profondément enfouie, donnant au corps sa force et sa solidité, sa bonne tenue.

Le même mouvement qui, dans les saisons, fait l'hiver – où la Terre se ferme au Ciel et ne peut que garder, dans les profondeurs, les germes ou promesses de vie – qui, dans les Orient, fait le Nord – où règne le froid qui durcit et congèle – qui, dans les Agents (ou Éléments), fait l'eau – s'enfonçant dans le sein de la terre – c'est, dans l'homme, les Reins.

Plutôt qu'une masse viscérale, un organe, un *zang*, est un mouvement, une qualité de souffles, une attitude de

vie, une manière de réaliser l'une des cinq polarités nécessaires à la constitution et au maintien d'une existence, l'un des cinq aspects discernés dans l'unité du mouvement vital. La médecine traditionnelle, qu'il s'agisse des Reins, du Foie ou de tout autre *zang*, privilégie toujours la vision ultime d'un ensemble organique humain posé sur un fond Ciel/Terre, d'où procèdent et où reviennent toujours toute la normalité comme toute la pathologie d'un vivant.

L'exactitude du mouvement qui sourd du tréfonds de chaque *zang* est le reflet, en eux, par ce qu'ils ont de plus subtils et de plus puissants, des Esprits (神 *shen*) du Cœur.

LES CIRCULATIONS

La qualité, constituant un viscère dans sa particularité, se manifeste tout au long des trajets où cheminent l'énergie, les souffles (氣 *qi*) qui lui sont propres. L'ensemble forme un réseau d'animation ordonné selon les normes de la vie qui viennent du Ciel (les méridiens, 經 *jing*) avec de multiples ramifications (les trajets collatéraux, 絡 *luo*).

Les circulations collatérales sont diverses et nombreuses. Les méridiens sont au nombre de douze (十二經脈 *shi er jing mai*), dénommés selon leur qualité de souffles yin ou yang et partagés entre ceux qui circulent dans les bras et ceux qui circulent dans les jambes. On y ajoute huit méridiens extraordinaires (奇經八脈 *qi jing ba mai*).

La constitution primitive de l'être, son entretien nutritif, sa reconstruction, sa défense, l'impétuosité ou la calme puissance de circulation du sang, les échanges multiples de souffles différenciés... créent ce réseau et passent par lui.

Sur les méridiens (經 *jing*) – lignes directrices, qui président à l'organisation du flux qu'est la vie – on repère les « points »; ce sont plutôt des dépôts de souffles (氣穴 *qi xue*) aux étapes et articulations de la constitution et de la reconstruction de l'être. Le nombre des points a varié au cours du temps; il a plutôt augmenté et ne cesse de le faire. Symboliquement, leur nombre est 360 (ou 365, 366), comme les jours de l'année, répartis sur des méridiens qui sont Douze, comme les mois de l'année. En pratique, les points se trouvent sur les douze méridiens, mais aussi sur deux des « méridiens extraordinaires », le Vaisseau gouverneur 督脈 *Dumai* et le Vaisseau conception 任脈 *Renmai*. De plus, un certain nombre de points sont situés en dehors des méridiens, ou bien sur les méridiens, mais hors du comput des points de ce méridien.

ENRACINEMENT DU VIVANT

On pense que le relief superficiel, médian ou profond, du corps animé n'est que la manifestation de la tension vitale primitive, progressivement développée pour aboutir à cette forme vivante. La vie est toute d'articulations et d'étapes pour un mouvement Un qui se répète indéfiniment. Au sein de l'Un, on peut discerner des cycles, réglés eux-mêmes par des constantes, des nombres. Le lien toujours maintenu d'un développement circonstantiel avec la racine, avec l'origine, c'est cela la vie.

Il peut être nécessaire de stimuler un mouvement qui, naturel par essence, ne devrait pas avoir besoin de stimulation. La relance de la vitalité, avec le minimum d'interférence, mais avec une puissance dosée, s'effectue

par la remise dans son lit originel du flux vital ou bloqué ou dévié : le retour à l'origine étant le retour à l'authentique. Les médicaments essaient de susciter, après diffusion dans l'organisme, un redressement du mouvement vital, accidentellement perturbé, en intervenant avec délicatesse sur ces condensateurs de vie que sont les organes. Toutes les médecines dignes de ce nom poursuivent la même fin : faire retrouver ses Esprits au malade.

Comment se garder des atteintes pernicieuses et, quand le mal est fait, comment l'empêcher de s'installer, ou, si le mal est déjà installé, comment le bouter hors du corps et, finalement, quand la mort est devenue inéluctable, comment accompagner le patient jusqu'à son terme.

ÉTIOLOGIE

Les maladies viennent :

- de l'extérieur : les souffles atmosphériques, les influences de l'environnement, devenus « pervers » (邪 *xie*) font les six souffles dérégés et perturbateurs, *liu yin* 六淫 (chaleur, froid, sécheresse, humidité, vent et feu). Mais d'où viennent les défaillances du système d'immunité et d'adaptation, quand elles ne sont pas inscrites dans sa constitution, sa dotation originelle ?
- des matières ingérées (alimentation). Mais comment se fait-il qu'on dérègle son alimentation, en qualité comme en quantité, quand ce dérèglement n'est pas imposé par des circonstances extérieures (disette par ex.) ?
- de l'intérieur, parce que la psychologie se déränge et que les passions désorganisent le bon fonctionnement physiologique. Mais là encore comment en arrive-t-on à se nuire ainsi ?

En fait, tout se ramène à dire que les Esprits n'opèrent plus (神不使 *shen bu shi*), selon la formule du Su Wen, chap. 14. D'où l'importance de la pathologie des émotions, car elles déstabilisent l'axe d'équilibre des mouvements vitaux (le 志意 *zhi yi*); elles « décentrent », déconcentrent, défont la relation au Ciel, au naturel, qui entretient la vie. La paix du cœur permet de rester en phase avec les grands rythmes du mouvement vital en soi et hors de soi, dans la relation juste.

DIAGNOSTIC ET TRAITEMENT

Le diagnostic procède par la prise des pouls, détaillée et subtile; par des palpations de l'abdomen ou d'autres parties du corps; par l'examen de la prunelle, du teint, de la langue, de la vascularisation superficielle, des attitudes, de la démarche. On questionne sur tout ce qui entre et sur tout ce qui sort du corps, sur les mouvements organiques, les sensations internes, sur les sentiments, et l'on s'enfonce dans le champ immense de la psychologie. On inspecte l'environnement physique et moral du patient. On se préoccupe de la relation entre le praticien et son malade, des circonstances du traitement...

L'approche diagnostique se résume en quatre opérations, appelées les Quatre diagnostics (四診 *si zhen*) : palper, observer, écouter, interroger.

Le traitement tente de restaurer l'ordre des mouvements perturbés avec une intervention *a minima*. Il s'agit, par un moyen ou par un autre, de donner un signal à la personne pour qu'elle réagisse au plus profond d'elle-même, pour qu'elle réalise, en son tréfonds, que quelque chose doit être corrigé dans le physique ou le mental,

qu'un mouvement doit être rectifié, qu'il s'agisse de laisser couler les pensées ou de retenir une diarrhée. Ainsi elle se réadapte et se rapproche davantage du mouvement naturel de la vie en elle, qui fonctionne sans perte et sans blocage.

C'est finalement toujours de l'interne, du cœur de la personne que vient la rectification qui est la guérison. Le traitement suggère comment le mouvement pourrait être plus adapté, plus conforme au déroulement naturel de la vie.

Pour cela le thérapeute donne des signaux de rectification, qui doivent aller jusqu'aux esprits (du patient) (cf. *Ling Shu* chap. 8 & 9, *Su Wen* chap. 54...); car c'est du centre, ou plutôt par la restauration d'un centre, que les mouvements de la physiologie et de la psychologie pourront se remettre en place (治 *zhi*), se corriger (正 *zheng*) dans le mental comme dans le physique, car les mêmes mouvements de souffles s'expriment dans ce qui a forme (substance, matière) 有形 *you xing* et ce qui n'a pas de forme (sans substance mais perceptible par ses effets dans la substance) 無形 *wu xing*.

Le même caractère s'emploie pour gouverner et pour traiter, *zhi* 治 qui signifie maintenir ou rétablir l'ordre (naturel) dans le corps, dans l'esprit, dans le pays...

Les techniques sont nombreuses :

- médicaments (végétaux, animaux, minéraux)
- acupuncture (insertion d'aiguilles sur des points, variant le temps de pose des aiguilles, le geste...)
- moxibustion (diverses techniques), cautérisation, scarification
- massages de toutes sortes : muscles, méridiens, zones
- pressions sur des points (comme dans le Shiatzu)
- pommades, onguents
- diététique
- petite chirurgie (œil, réduction fracture, abcès, plaies...)
- exercices physiques, gymnastique
- travail sur la respiration et diverses techniques de maîtrise du souffle

Le premier principe: mieux vaut prévenir que guérir. La prévention n'est pas « rajoutée »; elle fait partie de la doctrine et elle est première. Car mieux vaut prévenir les troubles qu'y remédier, en santé comme en politique (cf. fin du chap. 2 du *Su Wen*, entre autres).

Le second : pour traiter, il faut aller jusqu'à la racine (本 *ben*); même si un premier traitement pourrait ne s'occuper que des « branches » (標 *biao*), c'est-à-dire les effets secondaires. La racine de la maladie, c'est le mouvement qui, fondamentalement dérégulé, entraîne toutes les autres perturbations.

Le traitement remet le poisson dans l'eau pour qu'il puisse à nouveau y nager de lui-même, en suivant sa nature et ses capacités.

